

STIGMATISATION ET VETURE URBAINE A ROUEN : MISE EN MOTS D'UNE URBANISATION³⁹

VETIR D'AUTRUI ET VETURE

Ce que nous proposons à présent est le compte rendu partiel d'une enquête sociolinguistique sur la mise en mots des fractures urbaines à Rouen. Le corpus auquel nous allons nous référer et que nous allons citer est l'ensemble des entretiens constitués lors de la pré-enquête.

Sans trop entrer dans le détail des interviews elles-mêmes, nous devons préciser ce qui a mené notre démarche. La pré-enquête, élaborée selon la méthodologie du paradigme d'évaluation du locuteur que nous avons aménagée (TSEKOS N., BULOT T., GROSSE S., 1995), est destinée à faire produire par des individus des items qualifiants selon des axes d'évaluation pré-définis par l'enquêteur; effectuée auprès d'un nombre réduit de personnes échantillonnées, elle est constituée d'entretiens recueillis à la suite d'écoute de bandes pré-enregistrées relevant d'un continuum linguistique entre une variété française extra-régionale (*i.e.* autre que normande), une variété française régionale mais non rouennaise, une variété française régionale rouennaise (où se retrouvent les régionalismes ordinairement reconnus) et enfin une variété française régionale rouennaise reprenant les formes attribuées au rouennais populaire. Chacune de ces variétés est par la suite respectivement notée : FR, AUT, RMS et RPS.

En fait, l'analyse de ces entretiens a montré que les évaluations d'autrui induites des parlures passent certes par l'affectivité, la sociabilité, etc., mais, de façon plus étonnante pour nous, par l'élicitation de stéréotypes vestimentaires : nous n'avons pas spontanément retenu cette dimension pour une évaluation des attitudes linguistiques. Cela nous amène à proposer un concept que nous souhaitons opératoire : la **vêtture** comme mise en mots du vêtir d'autrui, comme individuation ou mise à distance de l'autre dans un contexte de mobilité linguistique où le vêtir n'est interface sociale que par sa dimension langagière. Le terme vêtir signifiant le vêtement objectivement observable indépendamment de sa mise en mots.

³⁹ BULOT T., 1996, « Stigmatisation et vêtture urbaine à Rouen: mise en mots d'une urbanisation. » dans *Se Vêtir pour dire*, Coll. Bilans et Perspectives URA CNRS 1164, Université de Rouen, Mont Saint Aignan, 223-234.

MISES EN MOTS ET VETURE

Langue et stigmaté

Le titre que nous proposons suppose quelques remarques et définitions préliminaires : il s'inscrit assurément dans un champ disciplinaire en nécessaire mouvance, la sociolinguistique. Ainsi, le terme de stigmaté et au delà celui de stigmatisation est repris de la théorie goffmanienne (GOFFMAN E., 1975) pour désigner, autour de la dialectique interactionnelle entre identités sociale virtuelle et identité sociale réelle, un attribut qui jette un discrédit profond sur un individu, un groupe dit stigmatisé. Il n'est pas de communauté humaine qui ne produise de stigmatisation où évidemment la vêtue a sa part. En fait, il semble que même si l'on se préoccupe des attitudes linguistiques (comment attribue-t-on des qualificatifs à des personnes ou des communautés lorsqu'on les entend s'exprimer), la vêtue est constitutive dans la mise en mots des fractures urbaines, on le verra ne serait-ce que par la pauvreté des stéréotypes. C'est pour le moins ce que le corpus que nous avons constitué (TSEKOS N., BULOT T. et GROSSE S., 1995) fait apparaître : le placement du parler rouennais stigmatisé reprend une fracture géographique localement notoire; il y a à distinguer la Rive gauche de la Rive droite (en contradiction avec un simple constat d'évidence : ce parler est aussi bien présent sur les deux rives) parce qu'il est dit qu'on y parle et s'y habille différemment. L'évaluation sociale y est grosse de vêtue.

De la langue à l'habitus

Décrire précisément la situation linguistique de Rouen n'est pas en l'état possible : à notre connaissance aucune recherche n'a été tentée en ce sens. Tout au moins nous constatons l'existence d'un continuum normando-picard dans lequel s'insèrent les parlures rouennaises; Patrice Brasseur (BRASSEUR P., 1982 : 12) relève la prononciation populaire de Rouen (arwan) et la décrit comme une action spécifique du /r/ sur le /à/ distinguant la Haute de la Basse Normandie. Le substrat dialectal est certes présent et a servi à établir la liste des marqueurs potentiels du rouennais stigmatisé, mais rien ne nous permet en l'état d'affirmer l'existence autonome du rouennais en tant que forme linguistique spécifique et aisément repérable.

Ce qui prime pour l'heure, c'est de constater l'existence dans la conscience linguistique des locuteurs de cette ville d'un parler spécifique. Communément, Rouen, en tant que ville, est un espace urbain plurilingue, mais ce que montre la pré-enquête, c'est un décalage, entre cette réalité démographique et sa mise en mots : le parler rouennais stigmatisé existe en discours en ne mentionnant pas les parlures de l'immigration comme facteur de stigmatisation,

en masquant de fait une situation plurilingue évidente mais en se référant à des distinctions d'origine dialectale (BULOT T. et DELAMOTTE R., 1995). Les fractures urbaines sont en discours, car il s'agit là de rendre compte (pour reprendre les termes de Louis-Jean Calvet (1994 : 248) qui lui même l'emprunte centralement à Pierre Bourdieu) d'un habitus linguistique dans la mesure où « ...le fait de ne pas parler toutes les langues en présence dans un ensemble social n'empêche pas d'avoir un avis sur elles et sur leur locuteurs, de la même façon que l'on a un avis sur tel ou tel accent, qui est bien sûr toujours l'accent des autres, c'est à dire que l'on a un avis sur les autres. ». De l'habitus linguistique, que l'on retrouve ailleurs mentionné en sociolinguistique, aux attitudes de même nom, il n'y a qu'un pas que nous franchissons sans heurts : la théorie des attitudes fournit en amont un modèle de fonctionnement pour lequel on doit prendre de la distance mais qui a le mérite de montrer qu'une réponse à une enquête est liée à ce processus même et que le lien à une réalité objective est sans doute illusoire. C'est « dire que l'observateur/enquêteur ne peut échapper à des influences sociales déformantes, à un ensemble de représentations nécessairement idéologiques, influences qu'il s'agit dès lors de rendre conscientes en les intégrant à l'étude en cours » (TSEKOS N., BULOT T., GROSSE S., 1995).

Particulièrement la connaissance attestée par les entretiens qu'ont les locuteurs du parler rouennais et du vêtir se répartit en croyances multiformes : il en existe qui comportent des informations exactes et détaillées sur l'objet tandis que d'autres consistent en des informations incomplètes et déficientes; par ailleurs ces croyances (descriptives, inférentielles et informationnelles) ne se réfèrent pas à des données qui ont une importance égale à la vraie représentation de l'objet. Autrement dit, est posé de la sorte que le discours recueilli sur les comportements vestimentaires relève davantage d'un processus identitaire fondamentalement linguistique (c'est la langue d'autrui qu'on demandait là d'évaluer) que d'une réalité effectivement observée.

Notamment, les croyances sur une typicalité vestimentaire sont autant, selon nous, de composantes de la dimension évaluative : évaluer l'autre, le mettre en mots, c'est élaborer une identité sociale, une catégorisation du réel où l'habillement tient sa place, où davantage la vêtue produit du sens, de la fracture, de ces lieux qui font de la ville en discours une unité complexe ne pré-existant pas nécessairement à sa mise en mots.

(RMS) 174. B (alors) le quatrième heu petit /gros (rires)gros heu pff avec heu un tee-shirt qui sent la sueur qu'avaient les gens qu'ont bien travaillés heu toute la journée heu ouvert enfin de coté quoi pis un pantalon un peu délavé heu ///puis les ch'veux en emmélés quoi enfin -

175. A hmm

VILLE ET URBANISATION

Nous voulons faire valoir que l'urbanisation linguistique est facteur structurant, certes parmi d'autres, des discours sur la ville, des ensembles représentatifs énoncés par les locuteurs.. Notre réflexion ne peut cependant se passer d'une définition de la ville en rapport avec les pratiques discursives et particulièrement du terme urbanisation qui, tel que nous allons nous l'approprier, reprend *in fine* celui d'habitus où le vêtir devient vêtire.

La ville

Comment définir la ville en sociolinguistique ? Evidemment, cette question n'est pas récente en elle-même, mais elle est pour nous nécessaire dans la mesure du qualificatif urbain que nous employons; elle l'est surtout, car nous entendons proposer une perspective d'études liées aux attitudes langagières au sujet d'un espace virtuellement interlocutif, la ville, mais actuellement facteur de monologisme : l'urbanisation; il peut en effet y être oublié « *le rapport dialogique originel au mot d'autrui* » (BAKTHINE M., 1979 : 386).

Certes la sociolinguistique pose aisément un double constat : l'un est purement factuel et sans doute trivial parce qu'il énonce qu'une ville en tant qu'entité sociale existe en discours : un ville se dit, est dite par ses habitants, qui en ont une représentation nécessairement plurielle et diffuse; l'autre affirme une pluriformité linguistique ne serait-ce qu'entre les banlieues et les centres urbains. Mais cela ne répond pas encore à notre question. L'enjeu est d'abord méthodologique, car comment peut-on affirmer le caractère urbain d'un corpus au-delà de son seul recueil situé ? Il est enfin théorique car il importe de définir l'objet de recherche : sur quoi travaille-t-on ? Sur la ville ou plus encore sur l'urbanisation?

Louis-Jean Calvet (1994:14) posant les bases d'une sociolinguistique urbaine qui « *ne peut pas se contenter d'étudier les situations urbaines, [et] doit dégager ce que ces situations ont de spécifique, et donc de construire une approche spécifique de ces situations.* » propose de considérer, mieux de problématiser cette entité comme une « *communauté sociale* » (Ibid.,1994:130); la ville est en ce cas une donnée dont sont malgré tout discutables les frontières car si nous admettions cette problématisation comment pourrait-on définir ce que n'est pas une ville?. C'est précisément ce qui nous préoccupe : les fractures en tant que représentations sont posées comme des limites, des lieux de construction de l'autre en discours.

(RMS)1 A ça marche/ donc heu comme j'te l'disais bon bein j'vais t'faire réécouter la personne hein/ et puis on va r'commencer/// bon alors là je viens

de te faire écouter le premier enregistrement// heu: : j'voudrais savoir heu: : si:/ si tu penses que la personne qui a parlé a un accent?

2. B ouais ouais

3. A oui?

4. B moi j'dirais que c'est l'accent de Rouen
.../...

25. A m d'accord/ heu: : à ton avis heu où habite t'elle?//

26. B dans:/ dans la périphérie de Rouen

27. A dans la périphérie de Rouen ? heu : plutôt rive gauche plutôt rive droite/
ou:

28. B heu : plutôt rive gauche

A l'écoute de la bande RMS, un locuteur accepte de placer un accent de Rouen essentiellement Rive gauche; c'est pour le moins une définition en discours troublante du terme périphérie explicité non plus en référence à un centre mais aux deux rives de la Seine. C'est l'objet de ce genre d'entretien que de faire apparaître ce type de paradoxes.

La ville est certes productrice de normes et d'identité, de formalisation (REMY J. et VOYE L., 1992 : 34) y compris linguistique et langagière mais à un niveau intra communautaire. Très loin de la polynomie ou d'une polynomisation (CHIORBOLI J., 1991) des dialectes urbains, le parler rouennais existe dans la diversité de ses représentations davantage que dans celle de ses usages linguistiques.

L'urbanisation et la vêtue

Gabriel Manessy (1991 : 23) propose de définir le terme **urbanisation linguistique** comme : « *résultant de l'opération simultanée de deux ensembles de processus antagonistes* », à savoir brièvement le procès qui mène à ce que « *la langue redevienne un moyen d'identification et de catégorisation* » d'un côté, et de l'autre celui qui « *étend démesurément la champ de la communication interethnique* »; cette définition pose problème parce que d'une part elle exclut le rapport à l'espace, et d'autre part elle concerne fondamentalement les villes africaines ou sinon celles où le pluri et l'interethnique font identité urbaine et langagière. Elle est par ailleurs satisfaisante parce qu'elle énonce que l'urbanisation est aussi un processus linguistique même si elle laisse la gestion de l'espace urbain en suspend.

A notre sens, la sociologie urbaine modélise la ville d'une manière telle que la sociolinguistique, et notamment la réflexion sur le rapport entre espace et discours, puisse envisager sans ambiguïté les attitudes linguistiques comme spécifiquement urbaines car liées à un processus dépassant la ville pour elle-même : l'urbanisation en

tant qu'« *intégration de la mobilité dans la vie quotidienne* » (REMY J. et VOYE L., 1992 : 59).

De ce point de vue, le concept **ville** s'organise à deux niveaux (au même titre d'ailleurs que le terme urbanisation tantôt instrumental -l'accroissement démographique- et ici analytique) : l'un descriptif et donc essentiellement morphologique « *évoque une certaine densité d'habitat et une dominance du bâti sur le non bâti* » (REMY J. et VOYE L., 1992 : 8) insistant sur l'interrelation des fonctions entre elles eu égard au rapport à l'espace; et l'autre interprétatif où la ville est « *une unité sociale qui, par convergence de produits et d'informations, joue un rôle privilégié dans les échanges -qu'ils soient matériels ou non-, dans toutes les activités de gestion et dans le processus d'innovation.* » . Sous d'autres formes, nous retrouvons là ce que Louis-Jean Calvet (1994 : 16) explicite pour les situations plurilingues sous le terme « *lieu de gestion de cette coexistence* » : les échanges sont aussi d'ordre linguistique, langagier et produisent autre chose que de l'unique.

En fait, nous souhaitons poser par analogie avec la définition du processus d'urbanisation (on a pu le comprendre, il ne concerne pas la seule ville mais le procès d'appropriation de l'espace de déplacement) une conceptualisation de l'urbanisation linguistique dans une perspective fonctionnellement liée au caractère urbain de notre civilisation : la **mobilité spatiale**. Elle « *vient structurer la vie quotidienne, d'une part parce que les différentes innovations technologiques rendent celle-ci possible et, d'autre part parce que son développement se voit progressivement connoté positivement, même s'il a un impact différent sur les divers usages et représentations de l'espace.* » (REMY J. et VOYE L., 1992 : 9-10). Ainsi, la conséquence émergente de l'urbanisation est la structuration de la vie quotidienne (les parcours, les lieux interdits ou tabous, les lieux d'échanges, de cultures,...) à travers une mobilité linguistico-langagière (car la ville brasse et recompose potentiellement toujours cette configuration : qui parle et comment ? quand et où ? pourquoi ?) mettant en contact temporellement et spatialement différenciée des communautés urbaines posées en discours comme distinctes.

La mise en mots de l'urbanisation, c'est précisément celle des fractures, c'est à dire de dynamiques contradictoires et concomitantes posant des limites et frontières (imaginaires ou fondées sur une part observable de réel) structurant les intentions comportementales. Ce que produit l'urbanisation en termes sociolinguistiques, ce n'est pas une ville, mais un discours monologisé n'attendant pas de réactions, de réponse, à propos des lieux d'échanges que sont les stéréotypes. La vêtue est produit de la mobilité : c'est la perception de l'autre par le vêtement qui produit, en discours, des lieux de contacts, voire de conflits ou de stigmatisation. La ville s'organise discursivement sur deux axes : le

lieu et le temps; et la vêtue se calque sur ce processus : de l'endroit où je parle, je me représente le vêtir d'autrui. La vêtue semble être de fait l'une de ces frontières urbaines en mouvance; du lieu où l'individu se représente autrui se construit l'espace sans entité objective : la ville.

VILLE ET IDENTITE VESTIMENTAIRE

Répartition des variétés

Nous posons que l'identité urbaine, constitutive de la communauté sociale, se s'élabore selon une dialectique entre disjonction / conjonction : les habitants d'une ville ont conscience de leur appartenance à une entité uniforme et complexe; leur discours sur cette entité montre une constante construction / déconstruction de l'espace urbain tel qu'ils se le représentent. Nous montrons pour le cas rouennais, à travers l'étude des attitudes, comment la disjonction géographique (la Seine) contribue à la conjonction, c'est à dire à la construction d'une identité uniformisante et par ailleurs multiformée. Ainsi, si l'ensemble des locuteurs interrogés pour la pré-enquête reconnaissent l'existence d'un parler rouennais Rive gauche et non Rive droite (ils en reconnaissent de fait la forme à l'écoute des bandes), ils construisent différemment l'espace urbain.

En effet, une synthèse rapide centrée sur les items relevant exclusivement de Rouen et son agglomération montre la complexité voire les contradictions dans les représentations de cet espace liées à l'usage linguistique.

Pour la variété française extra-régionale (*i.e.* autre que normande), on obtient des items antinomiques ou exclusifs les uns des autres *pas à Rouen, Rouen, la banlieue proche, la banlieue* (au sens générique) *les communes environnantes*. En revanche, on obtient une localisation plus en adéquation avec l'usage linguistique des enquêtés dès que l'on aborde les variétés régionales; en effet, la variété française régionale mais non rouennaise est située fondamentalement rive droite car chacun des lieux cités y réfère : *Bonsecours* (commune rive droite), *Rouen Centre, rive droite*; la variété française régionale rouennaise est sise partout ailleurs que dans le centre mais bien sur l'agglomération et notamment rive gauche : *non Rouen Centre, banlieue de Rouen, banlieue proche, périphérie de Rouen, rive gauche*; enfin la variété française régionale rouennaise très stigmatisée est placée majoritairement dans les quartiers populaires : *banlieue rouennaise, Les Sapins* (quartier populaire de Rouen situé rive droite), *le plateau* (ce qui correspond aux quartiers des Sapins notamment), *un quartier* (de Rouen).

Dès lors comment est dit le vêtir d'autrui par rapport à l'organisation de cet espace? Peut-on imaginer une même complexité, un recouvrement des deux moments de catégorisation?

La vêtiture

Placée hors de Rouen et dans la ville, dans une banlieue, la vêtiture AUT neutralise les différences stigmatisantes : pas de cravate, pas de complet-veston, mais un pantalon de toile, une chemise et une veste.

175. A sans aucun problème?/ heu comme tout à l'heure j'avais te : donner heu::/// tu penses qu'è r'semble à quoi cette personne?//

176. B heu:://

177. A tu m'as dit qu'déjà tout à l'heure tu pensais qu'c'était une personne qu'avait p'tête un certain (â:ge)

178. B (ouais)

179. A (X) plus d'soixante ans?// donc heu: : tu l'imagines comment?///

180. B j'sais pas en// **pas en costard cravate** ni en:/ 'fin// j'sais pas/ **habillé heu:// classiquement** quoi j'veux dire:

181. A classique?

182. B un **pantalon en toile une chemise** mais pas qui fasse : vraiment heu: : très/ très habillé quoi

183. A très/ très (distingué)?

184. B (m voilà ouais)

185. A plutôt simple?

186. B voilà oui

165. A le troisième

166. B le troisième heu ///je l'verrais avec heu // **pas un costume** mais sur la veste pour pas faire ou **sans cravate** du moins enfin parc'que la cravate ça fait sérieux alors que /l'troisième j'le verrais avec **un pantalon** avec un pantalon non **pas un jeans**

167. A ouais

168. B avec **une chemise**

169. A ouais

170. B sans cravate un peu dégagé //et puis heu /avec **la veste** comme ça sur l'épaule là

171. A ouais d'accord

172. B pour bien faire le style et puis heu des p'tits mocassins //grand //heu ///les les ch'veux bien rangés sur l'coté enfin pour faire class /pis bon j'crois qu'c'est tout

173. A on passe au suivant (le quatrième)

Plus précisément localisée car identifiée au français standard dans tous les entretiens, la variété (FR) est perçue comme étant la Norme. La vêtue FR est de même très normative d'un usage valorisant du costume, socialement attribué à un statut socio-économique flatteur : le « costard-cravate » va de pair avec les accessoires du type lunettes rondes et attaché-case de l'homme d'affaire sinon affairé.

107. A d'accord/ est-ce que:::/ est-ce que tu pourrais m'dresser son portrait?/ est-ce que tu tu l'imagines à quoi r'semble t'elle?///

108. B heummm/// j'sais pas heu::// lui par par exemple je l'vois plus habillé en cos_(**en costard cravate** quoi)

109. A (voilà/ m d'accord)/ oké/ donc heu : pas comme tout à l'heure (XXX)?

110. B (nan)//

111. A quelque chose de plus **distingué**?

112. B voilà ouais//

151. A d'accord heu et physiquement à quoi elles ressemblent ces personnes là est-ce-que tu pourrais essayer de me les décrire

152. B ouais heu le premier ba avec un **costard** /parc'que faut qu'i soit chic ///de physiquement-

153. A tu l'vois grand maigre beau

154. B heu grand cheveux gris (rires)ba ch'ai pas parc'que -

155. A mais mais c'est pas grave (laisses) passer ton imagination

156. B (ch'veux)ch'veux gris heu avec des **p'tites lunettes rondes** (***) puis des **mocassins en cuir noir** heu **l'attaché-case** / à la main //puis voilà pour l'premier

Le parler régional rouennais (RMS) est précisément situé rive gauche de Rouen et en tous les cas dans une banlieue proche. On passe très vite avec RMS à des attributs physiques voire psychologiques moins valorisants. Le *jean* menace le pantalon toile qui est peut-être délavé, et le tout est sans doute malodorant. La vêtue indique très clairement la stigmatisation sociolinguistique.

41. A ça t'gênerais pas/ heu::est-ce que tu peux l'imaginer est-ce que : tu pourrais nous donner un portrait de cette personne à quoi r'semble t'elle?///

42. B j'sais pas je vois-/ physiquement quoi (XX)?

43. A (oui) physiquement

44. B XXX j'sais pas/ pas bourru mais heu : comment dire// heu les chveux courts

45. A oui
 46. B avec heu-foncés quoi pis:/ j'sais pas une moustache:// les yeux assez foncés aussi
 47. A et puis heu habillé heu de façon::
 48. B heu : enfin ç'que j'dirais **normale** quoi
 49. A normale ? heu:/ tu l'imagines plutôt en: : costume cravate (ou:)
 50. B (nan heu:)/ nan : j'sais pas moi/ p'tête pas en/ en jean m'enfin en **pantalon toile** : classique quoi pas:

174. B (alors) le quatrième heu petit /gros (rires)gros heu pff avec heu **un tee-shirt qui sent la sueur** qu'avaient les gens qu'ont bien travaillés heu toute la journée heu ouvert enfin de coté quoi pis un **pantalon un peu délavé** heu ///puis les ch'veux en emmélés quoi enfin -
 175. A hmm
 176. B pis heu costaud quoi pis c'est tout

Enfin, la vêtue RPS reprend le stéréotype du loubard, lui dont l'accent va être pourtant qualifié conjointement de normand et de choquant. Elle est *jeans*, blouson de cuir et bottes (AUT, FR et RMS sont en mocassins). Sur l'ensemble des entretiens, la stigmatisation est forte qu'il s'agisse de vêtue ou des autres axes d'évaluation.

156. A...pour le second heu je verrais /de taille moyenne un mètre quatre-vingts (c'est)une moyenne ça
 157. B (hmm)ouais -
 158. A pour un homme -
 159. B pour un homme oui c'est pas trop -
 160. A j'crois qu'c'est à peu près la taille moyenne /mal coiffé brun (**)la raie sur l'coté **banal** quoi (rires)heu un **blouson en cuir un tiag** enfin avec des **trucs qui pen(dent)** heu
 161. B (ouais)
 162. A avec un aigle sur le dos enfin heu les **santiags** heu le **jeans troué** //heu ///puis une démarche un peu ///ba celui qui roule des mécaniques quoi
 163. B ouais
 164. A ouais

Ce qui ressort de ces brefs extraits est le fait suivant : la vêtue associe le vêtir aux attributs physiques. On ne peut nier le rapport entre niveau de vie et qualité du vêtement mais le constater n'apporte rien de bien constructif pour une analyse sociolinguistique. Il y a en fait un autre constat à faire : la pauvreté des stéréotypes concernant le vêtement en tant qu'attributs destinés à hiérarchiser des variétés linguistiques s'appuie sur une typologie morphotypique où l'habit semble faire le moine. La vêtue est un attendu hiérarchisé par empathie avec les attitudes

linguistiques qui permet à un locuteur d'organiser son espace urbain, sachant que les attributs vestimentaires sont certes caricaturaux quant au vêtir mais parfaitement révélateurs d'une évaluation sociale stigmatisante.

ÉLÉMENTS DE CONCLUSION

Évidemment, un corpus de ce type est encore trop restreint pour permettre de conclure sur un rapport net entre un espace affecté à une parlure et une vêtue; il montre néanmoins que ce rapport existe et qu'il doit être un élément fort de l'enquête à poursuivre. C'est troublant de constater la cooccurrence d'évaluations sur le vêtement d'autrui (« distingué » pour FR, « normal » pour RMS et « banal » pour RPS) et de représentations de l'espace urbain, où du centre de Rouen à la Rive droite FR prédomine, Rive gauche et banlieue proche sont réservées à RMS et plus lointains les banlieues et quartiers à RPS. Cette interrelation est sans doute à mettre au compte de l'urbanisation linguistique en tant que gestion de l'espace, en tant qu'élaboration de frontières linguistiques sur fond d'une topographie somme toute vestimentaire plus imaginaire que réelle.

BIBLIOGRAPHIE

- AMMON U., DITTMAR N., MATTHEIER K.J. (Ed.), 1987, *Sociolinguistics. An international handbook* (2 vols.), Mouton de Gruyter, Berlin - New York - Amsterdam, 850 pages.
- BAKHTINE M., 1979, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris, 400 pages.
- BRASSEUR P., 1982, « Limites dialectales en Haute-Normandie », dans *Études Normandes* 3, *Études Normandes*, Mont Saint Aignan, p.p.11-24.
- BULOT T. et DELAMOTTE R., 1995, « La verbalización de fracturas urbanas : hacia una glotopolítica de las ciudades », dans *Signo & Señal* 4, Universidad de Buenos Aires, Buenos Aires, 121-144.
- CALVET L.J., 1994, *Les voix de la ville*, Payot, Paris, 309 pages.
- CHAUVIN M., 1985, « Transformation d'une forme régionale de français en une variété urbaine » dans *INTERNATIONAL JOURNAL OF THE SOCIOLOGY OF LANGUAGE* n° 54, Mouton de Gruyter, Amsterdam, p.p.57-77.
- CHIORBOLI J., 1991 (Ed.), *Les langues polynomiques*, PULA 3/4, Université de Corse, Corte, 415 pages.
- COOPER R.L., FISHMAN J.A., 1974, The study of language attitudes dans *International Journal of the Sociology of Language* n° 3, Mouton de Gruyter, Berlin - New York - Amsterdam, p.p. 5-19.
- GOFFMAN E., 1975, *Stigmate (les usages sociaux des handicaps)*, Editions de Minuit, Paris, 175 pages.
- LAMBERT W.E., HODGSON R., GARDNER R.C., 1960, « Evaluational reactions to spoken languages » in *Journal of Abnormal and Social Psychology* n° 60, 44-51.

MANESSY G., 1991, « Modes de structuration des parlers urbains », dans *Des langues et des villes*, ACCT, Didier-Erudition, Paris, 7-23.

MONDADA L., 1992, « Mode d'interaction et élaboration discursive des lieux » dans OSTROWETSKY S., 1992, *Civilité, identité, urbanité*, MELTM, Paris, 1-33.

REMY J. et VOYE L., 1992, *La ville : vers une nouvelle définition?*, L'Harmattan, Paris, 173 pages.

TSEKOS N., BULOT T; ET GROSSE S., 1995, « L'évaluation en discours : la mise en mots des fractures urbaines » Colloque International LE QUESTIONNEMENT SOCIAL, URA CNRS 1164, Université de Rouen, Mont Saint Aignan, les 16 et 17 mars 1995. (A paraître dans les Actes).